

Je... me... moi...

Autor(en): **Amec**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 50

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS,
pour 1928, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain,
en s'adressant à l'Administration,
9, Pré-du-Marché, Lausanne.



ENTRE BONS VAUDOIS

POURQUOI cette rivalité entre campagnards et citadins? Oh! ne dites pas non; elle existe. Inutile donc d'imiter l'autruche, qui cache sa tête dans le sable pour ne pas voir. Il faut avoir le courage de regarder en face et d'aborder ce qui est et ne devrait pas être.

L'intérêt général du pays et les intérêts réciproques des deux camps ont tout à gagner à une bonne entente et à une franche collaboration.

Qu'il y ait quelque divergence d'intérêts entre campagnards et citadins, c'est possible. C'est même inévitable. Mais ces divergences ne sont point inconciliables. Avec un peu de bonne volonté, de part et d'autre, on arrive à s'entendre et même à s'entendre très bien. Que diable! ne sommes-nous pas tous enfants de ce canton de Vaud, si beau! Est-il possible de vivre comme chien et chat dans un si beau et si bon pays? Ce serait lui faire affront.

Et puis, disons-nous bien que nous avons besoin les uns des autres. Supprimer les campagnards, vigneron, bûcheron ou s'ils s'avisait de faire grève, que deviendraient les citadins? Ils finiraient pas mourir misérablement de faim, de soif et de froid. Sans doute, il leur resterait, comme ultime ressource, le « pain de coucou », l'eau des fontaines et l'antracite. Mais ce ne serait guère alléchant et surtout pas gai.

Et les campagnards, s'ils n'avaient les citadins, à qui vendraient-ils les produits de leurs champs, de leurs vergers, de leurs jardins, de leurs vignes, de leurs forêts? Ils ne pourraient pourtant, à eux seuls, détruire tout ce butin. Ils en mouraient d'indigestion.

Non, vous le voyez, il faut les uns et les autres pour que tout aille bien dans le monde. Mais il ne faut pas, qu'imitant les incorrigibles peuples balkaniques, ce perpétuel souci de l'Europe, ils se chamaillent constamment. D'ailleurs, la belle avance. C'est du temps perdu, et il en faut perdre davantage encore pour la réconciliation, qui s'impose fatalement un jour ou l'autre.

Si le citadin, dans son ignorance de la vie champêtre, ne se rend peut-être pas compte exactement des soucis réels du campagnard, des angoisses perpétuelles qui le tourmentent jusqu'au jour où ses récoltes sont sous toit; s'il croit à tort que le paysan vit heureux toujours, à l'écart des tracasseries et du bruit des villes, c'est malheureux; il se trompe et s'abuse. De là, par-

fois, de sa part, à l'égard du campagnard, des malentendus, des jugements mal fondés ou injustes, qui alimentent, malheureusement, cette défiance réciproque entre citadins et paysans. Mais ces derniers, de leur côté, se font une idée fautive quant aux prétendus avantages et agréments de la vie dans les villes. Ils ne voient que la surface, les girandoles électriques, les avis de fêtes et d'amusements de tout genre. Hélas! il n'y a pas que cela, en ville. Il y a aussi le revers de la médaille et parfois est-il plus sombre encore que celui de la vie champêtre.

Ainsi, la balance est à peu près égale entre les deux. Tous deux, nous avons nos peines, nos soucis, nos déceptions, nos épreuves. Nous avons aussi nos moments de joie et de satisfaction; il serait ingrat de les méconnaître.

N'ayant donc rien à nous envier, vaut-il la peine de se chamailler? Vivons en paix et:

Chantons notre aimable Patrie

Chantons tous le canton de Vaud,
Si beau!

J. M.

Le toupet de la domestique. — Mais, ma fille, je vois sur vos certificats qu'en six mois vous avez changé six fois de place.

— Ah! l'on a bien raison de dire qu'on ne trouve plus de bons maîtres!...

Propos de table. — Et ce cheveu blanc dans ma soupe, — hein

— Pour un malheureux cheveu! Comme tu as changé, Hector! Quand nous étions fiancés, tu te serais traîné à genou pour en avoir une mèche!



LO RELODZO A LA DAME BOUGNET

LLI sacré monsu Fridolin lè cougnâi tote et principalement cliiaque dâi marchand de boû. Vaicé l'avant-derrière que m'a contâie.

Bougnet l'êtâi ion de cliiâo marchand de boû que dussant corre lè boû et lè cabaret po gagnî l'âo poutra vya. Et vo séde, l'è pas tot plliési, quand faut teni tote lè mise, que l'âi a dâi niolan qu'on l'âi porrai plliantâ dâi truffyfe dedein, de la nâi fraîche quemet dâi dzein que vignant de l'âo divorça, et que l'hussié de coumouna vo vè-se on verro do penatset que vo baillè lè refrezon dein l'estoma. Assebin, faut pao ître mau l'ébahia se dâi coup, la veillâ, on reste on bocon à la chotta avoué lè camerardo, à la Crâi bliantse, âo à la Crâi fédéralâ, à bâire on bon demi, à annessî la vivandière ein djuveint lo binocle, lo yasse âo lo brelan. Quemet on pao pas ître âo cabaret et à l'ottô ein mimo temps, on fâ on contein et onna mauconteinta: lo carbatîé sè redzoie et la fenna s'eingrindze. L'è adî dinse la vya: on è tot dâo long plliantâ eintre l'âbro et l'ègôsse.

Dan, clli dzo, Bougnet retornâve à l'ottô à bou'n'hâora lo matin. De cotouma reintrâve adî po onn'hâora et demi et desâi à la Luise, sa fenna, que l'êtâi la miné et demi, po cein que lo

reloldzo fiè assebin on coup, quemet po onn'hâora. Adan ti cloâo coup bliiousâvant la Luise et desâi rein. Fasâi onna plliidze de misère, de stasse que s'einfate pertot. Bougnet va dein lo pâilo à pi detsau, et à novillion. Cein l'êtâi la loi à l'ottô, la Luise l'avâi voliu dinse et l'âi avâi pas de nani. D'ailleu, cein l'êtâi quemouâdo po Bougnet que pouâve dere l'hâora que voliâve.

Quand l'è que fut dedein, sa fenna l'âi dit dinse:

— Te reste bin! Quinn'hâora è-te?

— L'è la miné et demi.

— T'èin î su?

— Bin su!

— Dis vâi, Abram (s'appelâve dinse: Abram Bongnet!), l'è onna mau à la tita que seimblîe que l'è dedein trâi martsau que fiésant su l'einfliema. Rein que lo brit dâo reloldzo m'è fâ mau. Sarâi-to prâo dzeinti po arretâ lo tiquetaque, mon galé?

Bougnet, à novillion l'arrîte la leintelhie et va s'è reduire. Vo djûro que l'a zu à ronfliâ, à ressi lè nyâo de son boû, allâ pî!

Lo leindeman matin, sa fenna l'âi dit dinse:

— T'î revegnâ rîdo tâ sta né!

— Vouèh! la miné et demi.

— La miné et demi? On bî diâblîo! Vouète-vâi lo reloldzo et rappele-tè cò a arretâ la leintelhie?

Po motset, Bougnet l'a ètâ motset... Lè fenne tot parâi!

Po Fridolin: Marc à Louis.

Un grand merci, cher éditeur,
Pour votre « Almanach du Conteur! »
Je l'achève et je suis ravie
De ses récits remplis de vie,
De ses bons mots, de son humour!
Je vous déclare sans détour:
C'est le plus joli de l'année!
Pour réjouir sa maisonnée,
Tout Vaudois devrait l'acheter,
Bien certain de s'en délecter!

L. Châtelan-Roulet.

JE... ME... MOI...

J'AVAIS subi une opération assez sérieuse. Le chirurgien, assisté de quelques aides, m'avait, comme on dit, ouvert le buffet. Il avait, pendant quelques heures, examiné tout ce qui clochait là-dedans.

L'estomac, qui présentait des marques d'usage déplorable, avait été rechapé comme un vieux pneu.

Les poumons, lamentablement périmés, avaient été raccomodés, rapiécés, renforcés aux endroits qui n'offraient pas assez de résistance.

Le foie avait été remplacé par un neuf.

L'intestin, qui ne voulait plus rien savoir, avait été rafistolé tant bien que mal. On en avait ôté les parties qui n'étaient plus bonnes qu'à jeter au chien et l'on avait repris les autres. Le jejunum avait été radoubé, le duodenum ressoudé; cent autres bricoles avaient été examinées soigneusement, réparées, remises en état, rajustées.

La rate elle-même avait été grattée au papier de verre et revernie, le cœur limé, retouché et remis au point.

Un travail de romains, quoi.

J'étais sorti de la clinique assez satisfait de mon chirurgien et il ne m'avait pas demandé trop

cher : sept cent trente-neuf francs quarante-cinq pour la rate ; trois mille neuf cents soixante-dix francs pour l'estomac ; huit mille six cent dix-sept francs vingt par poumon ; quatorze mille pour le foie, de toute première qualité et d'importation américaine, le chirurgien avait eu la gentillesse de le poser pour rien et de ne me demander que douze cents francs pour la dépose du vieux ; vingt-trois mille pour la réfection de l'intestin, une quarantaine de mille pour la révision et la remise en état des autres accessoires, soixante-sept mille pour le cœur.

Muni de ma facture acquittée que je pourrais montrer comme une pièce à conviction à tous ceux qui douteraient de mes exploits, je me félicitais à l'idée que mon opération me fournirait un sujet de conversation peu banal.

Je me réjouissais à la pensée que, pendant tout le reste de ma vie, je pourrais raconter mes impressions : la suffocation aux premières bouffées du chloroforme, l'anesthésie absolue pendant tout le temps que j'avais été sur le billard, le supplice de la faim que j'avais éprouvé par la suite, les infirmières refusant absolument de me donner une côtelette ou un beefsteack, alors même que j'étais disposé à les leur payer à n'importe quel prix.

Quand on a subi une opération, c'est un peu comme lorsqu'on a voyagé, qu'on a été soldat ou que l'on a fait la guerre, on est sûr de ne plus manquer de sujet de conversation.

On n'a qu'à rappeler ses souvenirs, qu'à broder et imaginer.

Naturellement, je voulais raconter mon histoire à la première personne que je rencontrai et qui m'avait dit :

— Vous êtes un peu pâle ! auriez-vous été souffrant ?

Je comprends que j'étais pâle, je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Comme poids, j'avais diminué des trois quarts.

Je croyais l'intéresser par le récit de mes aventures, mais, au premières paroles, elle m'interrompit :

— C'est comme moi, j'ai eu un mal de gorge carabiné.

Et là voilà qui m'énumère les infusions, les gargarismes qu'elle avait dû employer pour se tirer d'affaire.

Vingt fois j'essayai de reprendre mon discours, elle ne m'en laissa pas le temps et tourna les talons quand elle crut m'avoir suffisamment apitoyé sur son sort.

Je pensais me dédommager avec d'autres personnes, mais c'était à chaque fois la même chose.

Aussitôt que j'essayais de parler de mon mal, de mes petites misères, ceux à qui je m'adressais pensaient aux malaises qu'ils avaient éprouvés à une date plus ou moins éloignée et ils s'efforçaient aussitôt de m'attendrir sur une migraine, une indigestion, un rhume de cerveau qui leur suffisait pour essayer de se rendre intéressants.

Jusqu'à présent, il m'a été impossible de parler de mon opération sans déclencher aussitôt, par représailles, des confidences réciproques d'un narrateur intarissable.

Chacun ne s'intéresse qu'à soi-même et s'il ne me restait la ressource d'écrire mes mémoires, ce ne serait vraiment pas la peine de m'être fait opérer. *Amec.*

Avant les obsèques. — Avant de rien acheter, je désirerais savoir ce que je dois porter.

— Oh ! bien simple. Si c'est un parent très proche, le vêtement noir ; si c'est un simple cousin, le brassard de crêpe, et, si ce n'est qu'un ami, la cravate noire.

— En ce cas, donnez-moi simplement des cordons de souliers... Ce n'est que ma belle-mère que j'ai perdue.

La mère des vertus. — Un gueux passe en cour correctionnelle.

Le président lui demande des détails sur son passé.

— J'ai cinquante ans, répond l'accusé d'une voix ferme, et je puis me vanter d'avoir, depuis l'âge de vingt ans, consacré presque tout mon temps au travail.

— Où ?

— Dans les prisons.

JEUX D'ENFANCE

SOUS ce titre, le *Conteur* nous a favorisés dernièrement de détails très intéressants et signés « Ave ». Aucun sujet n'aurait pu attirer mieux l'attention des jeunes lecteurs et plus encore celle des vieux, attendu que les choses qu'ils ne connurent et pratiquées eux-mêmes dans un passé lointain ont le pouvoir de leur plaire bien mieux que celles d'un avenir qu'ils ne verront pas !

Le « Passé », tel est le mot cher à la vieillesse ! C'est le nom du champ, du domaine qui lui appartient en propre, qui est bien à elle et que personne ne pourrait lui exproprier !

Voilà pourquoi en lisant la description des jeux auxquels « Ave » s'est livré dans son enfance, j'ai fait l'appel de ceux qui, en ce temps merveilleux, m'ont procuré tant de joie : je ne parle que de ma joie, mais c'est de « notre » joie que je dois l'appeler en souvenir des fidèles compagnons, de ces jeux qui, sans en excepter un seul, sont entrés avant moi dans notre champ, notre domaine !

Nos maisons, au pied de la forêt, celle d'oncle Louis et la nôtre étaient voisines : « Les petites Bergères » (parues dans la *Feuille d'AVIS de Neuchâtel* en 1916), écrites de vieille date ont déjà fait comprendre de qui il s'agissait : nous avions fait, ma cousine et moi, nos premiers pas à la rencontre l'une de l'autre, sur le chemin reliant les deux fermes, dont l'une contenait cinq sœurs n'ayant jamais eu l'ombre d'un frère, et l'autre abritant l'auteur de ces lignes, qui possédait deux frères, plus privilégiée sous ce rapport que ses cousines !

Des huit personnages que nous représentions, deux camps très distincts s'étaient formés : d'un côté nos quatre grandes cousines et notre grand frère ; de l'autre, les deux petites, grandies depuis leur première rencontre et, ayant sous leur protection le frère, plus jeune qu'elles d'un an.

Or, il arriva que le camp des trois petits, avec une persévérance que rien n'eût pu abattre, parvint à faire le tourment, à être l'embûche éternelle du camp des grands !

Ceux-ci avaient-ils fait un projet, fixé l'endroit d'une promenade, à force d'observer et d'écouter, les petits ne manquaient pas de surprendre le secret ! Aussi les grands se voyaient-ils au bout de quelques instants de marche suivis par le trio résolu à ne pas les perdre de vue ; et que, ni flatteries, ni menaces n'eussent pu détourner de sa décision de s'adjoindre à leur camp !

Les aînés, revenant en arrière, exhortaient les petits à rester à la maison, leur promettaient de leur rapporter « quelque chose », leur prédisant que les parents les puniraient s'ils suivaient les grands !

Autant de paroles inutiles ! Et combien de fois, se sentant vaincus, le grand frère et les grandes cousines revenaient à la maison en faisant cette remarque en face de l'inévitable : « Il n'y a rien à faire ! nos amis et amies supposent bien que nos petits monstres s'en sont de nouveau mêlés ! et ils ne tarderont pas à arriver. C'était bien cette solution qu'avaient escomptée le camp des petits qui, se sentant vainqueur, jouissait sans remords de son nouveau succès.

Car, n'était-ce pas la plus parfaite des victoires de savoir qu'ils allaient en toute tranquillité pouvoir suivre partout et pas à pas ces grands qui avaient toujours l'audace de chercher à se débarrasser d'eux comme s'ils n'étaient pas des tout près parents !

Ah ! ils l'avaient bien pensé qu'ils arriveraient à tout voir !

La bande des amis du village ne tardait pas, en effet, à arriver. Le petit camp écoutait sans trouble ni regret le récit de ses méfaits ; et même une joie égale sur les trois visages attestait pleinement le bonheur qu'il allait y avoir à se faufiler, envers et contre tous, dans tous les jeux et dans toutes les danses ; car, chez l'oncle Louis existait un vaste grenier fait exprès, semblait-il, pour servir de salle de danse dans le cas où l'immanquable Kôbi ne serait

pas en promenade avec son voisin, notre Kôbi, à nous.

Si les danses avaient leur temps, les jeux avaient aussi le leur ; et c'était encore ce qui plaisait le mieux aux petits qui se réjouissaient d'avance des déconfitures qu'ils avaient réservées à ceux qui, pour la première fois, se joignaient au camp des grands.

— Il y avait en particulier deux jeux ou plutôt deux pièges réservés aux nouvelles recrues qui faisaient le bonheur sans pareil des trois petits : pour un empire ils n'eussent pas trahi le piège caché sous la chose la plus simple, mais qui, en réalité, était une farce abominable dont jamais ils ne remarquèrent chez personne le moindre repentir !

La première de ces farces ne pouvait s'accomplir que dans une dépendance de notre maison où, à perpétuité, une échelle était appuyée pour permettre d'arriver à un certain galetas où, selon les renseignements reçus du grand camp, les recrues pouvaient contempler un beau nid, renfermant des œufs, couleur écarlate, tout près d'éclore : il s'agissait d'une famille d'oiseaux très rares appelés « pique-talons » ou « quincorias doubles », au choix.

— Oui, appuyait l'un des initiés, ce sont des oiseaux très rares ; et des œufs pareils, on n'en trouve pas ailleurs qu'ici !

La bande, avec recueillement, ainsi que les trois petits, toujours fourrés dans les premiers rangs, regardaient la recrue amie poser son pied sur le premier échelon. « Pourvu qu'il ne redescende pas avant !... » songeaient trois petits cœurs, battant de joie ! Non ! au contraire, l'ami montait et autour de l'échelle se pressaient les deux camps lorsque, soudain, un grand cri retentit et le pauvre amateur d'oiseaux rares, d'un saut quitte l'échelle, croyant qu'un essaim de guêpes assaille ses tibias, alors que les jeunes filles, de vieille date au courant de la chose avaient fourni sous forme d'épingles, les douloureux aiguillons !

L'autre farce ne pouvait se jouer chez nous, car pour cette affaire-là, le camp des grands avait besoin d'une veste cotonne ou milaine ; et jamais nous n'aurions osé toucher aux vestes paternelles. Alors quoi ! il fallait bien prendre l'une des vestes d'oncle Louis ; sa femme, notre bonne tante, ne mettant jamais empêchement à ce qui pouvait nous faire plaisir !

Dans ce cas — toujours à un nouveau venu — les complaisants amis demandaient : aimeraistu peut-être voir le Diable ?

Le Diable ? réfléchissait la recrue ; mais oui, pourquoi pas ? Ce que je sais c'est qu'il trouvera à qui parler s'il essaie de m'entraîner dans sa chaudière !

Alors, chacun de son côté courait, agissait : l'un, en grand secret, allait demander un pot, un grand pot d'eau à notre bonne tante qui ne devinait rien et n'y voyait goutte ; un autre s'enquerrait de quelque vieille veste d'oncle Louis pour un tout petit moment.

En cachette de celui qui, déjà assis sur sa chaise, s'apprête à se mettre en présence de l'être le plus laid et le plus méchant du monde, le pot d'eau est apporté et placé dans un coin, mais prêt à être repris.

En ce même temps les amis étendent la veste sur le visage de celui à qui l'on dit : regarde en haut sans détourner les yeux ; nous plaçons l'entournure de la manche de veste autour de la figure et au bout tu verras un miroir que l'un de nous tiendra ; c'est là que sera le diable : attention !

Tout étant en règle, la recrue ne quitte pas de l'œil le miroir qui bouche le trou de la manche de veste. Autour de la chaise se pressent les spectateurs dont les plus près de la veste sont les trois petits qui, coûte que coûte, chassés ou non veulent être aux premières loges !

La scène qui survient est brève : un cri formidable de surprise ; une déroute ! une fuite !

Au milieu de la chambre et d'une nappe d'eau il n'y a plus que la chaise avec, sur elle, un grand pot vide et les trois inséparables qui, ayant considéré l'ensemble, se prennent par la